

Luc Blanvillain

Journal d'un nul débutant

l'école des loisirs



Le livre

2 septembre, veille de la rentrée

Contrairement à ce que pense ma mère, je n'entreprends pas ce journal aujourd'hui par plaisir, ni parce que j'entre en sixième demain. Je n'ai rien à dire là-dessus. Encore moins sur tous les sujets abordés par la maîtresse dans son long discours d'adieu, en juin dernier : nos « débuts dans l'adolescence », « le temps des secrets », « la transformation du corps », et autres ramassis de niaiseries pour adultes. Je veux parler des raisons pour lesquelles je vais devenir nul. Point à la ligne.

L'auteur

[Luc Blanvillain](#) est père de trois enfants, enseigne le français à Lannion et a déjà publié quelques romans pour la jeunesse, dont le remarqué *Crimes et jeans slim*.

Il se régale à mettre en scène élèves, parents et enseignants, ce trio infernal qu'il fréquente assidûment.

« Le monde est ma principale source d'inspiration. Je le fais juste tourner un peu plus vite ou moins rond. »

Luc Blanvillain

*Journal d'un nul
débutant*

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

2 septembre, veille de la rentrée

Contrairement à ce que pense ma mère, je n'entreprends pas ce journal aujourd'hui par plaisir, ni parce que j'entre en sixième demain. Je n'ai rien à dire là-dessus.

Encore moins sur tous les sujets abordés par la maîtresse dans son long discours d'adieu, en juin dernier : nos « débuts dans l'adolescence », « le temps des secrets », « la transformation du corps », et autres ramassis de niaiseries pour adultes.

Je veux parler des raisons pour lesquelles je vais devenir nul. Point à la ligne.

Je n'aime pas le mot « nul », mais tout le monde l'emploie. Il faut bien se faire comprendre. En classe, quand on est nul, on est souvent un gros nul. Comme si on devenait obèse à force de se gaver de zéros. Officiellement, donc, en première page de ce journal intime, j'annonce que

je rejoins le peuple des mauvais, des médiocres, des besogneux. La bande des gros nuls.

Jusqu'à présent, j'étais exactement le contraire.

Le genre d'élève à qui les autres – ma grande sœur, surtout – rêvent de flanquer des claques. Dix-neuf de moyenne générale. Pas vingt, pour qu'on ne m'en flanque pas. Cette sorte d'individu qui, le sujet à peine distribué, se met à gratter sa copie d'une traite, la rend une demi-heure avant tout le monde et a, en plus, le droit d'aller chercher un livre dans la bibliothèque de la classe pour tuer le temps en attendant que les autres achèvent péniblement leur travail.

Un gros livre.

Un livre épais, très au-dessus de mon âge, farci de descriptions.

Dans la famille, on se rappelle encore ma seule incursion sous la moyenne. Elle a eu lieu le jour de mon appendicite. Je n'avais pas parlé de mon mal au ventre pour ne pas rater le contrôle de maths.

Pourquoi, dès lors, quitter l'Olympe et vouloir dégringoler dans la boue gluante de la nullité ?

(Oui, j'emploie ce genre de phrases. J'ai peu d'amis.)

Pourquoi former un projet qui ne manquera pas de consterner mon père, de ravager ma mère et de réjouir ma sœur ?

Alors qu'on m'a inscrit au collège le plus réputé de la ville, le plus exigeant, le plus impitoyable ?

Afin de l'expliquer, je dois faire un point rapide sur mon existence. (Un journal intime nous permet d'exposer des secrets pour que personne ne les lise.) Je n'ai pas le droit de regarder la télévision. Je ne possède pas de console. Le dimanche, nous nous promenons à la campagne. J'ai la vie de Petit Ours Brun. Mes parents n'agissent pas ainsi par cruauté, ils veulent me voir exceller. Comme mon père est bibliothécaire, il supervise les matières littéraires. Ma mère, ingénieur, gère mes maths. Je suis cerné.

Ma sœur s'en est mieux sortie. Elle redouble sa troisième sans le moindre regret, sauf celui de devoir passer une année scolaire dans le même établissement que moi. Nous nous appelons Nils

et Héloïse. Ces prénoms n'ont pas été choisis un soir de beuverie. Mes parents nous les ont infligés volontairement.

Ils ont bien tenté de transformer aussi Héloïse en phénomène de foire, mais leur technique n'était pas encore au point. Ils l'ont perfectionnée pour moi. Elle est très simple : ils me harcèlent. Depuis ma naissance, tout ce qui s'offre à ma vue m'est expliqué. On m'en assène le poids, la vitesse, l'étymologie, le territoire de chasse ou la composition chimique. Enfant, quand je me faisais mal, plutôt que de pleurer, je devais fournir trois synonymes du mot « douleur ». J'ai vite cessé de me plaindre.

J'ai donc décidé, à mon tour, de me rebeller. Incapable d'imiter Héloïse qui, en sa double qualité de fille et d'adolescente, maîtrise l'art de boudier, d'arborer au réveil une mine douloureuse ou d'éclater en vrais sanglots sans se forcer, j'ai choisi la nullité. Aussi longtemps qu'il le faudra, je serai un cancre. Bien sûr, cette métamorphose s'accomplira par paliers. Personne ne doit repérer la supercherie.

Je pense commettre d'abord des fautes d'orthographe. Celles qu'on dit d'étourderie.

Ensuite, je multiplierai les erreurs de calcul.

Puis je ne parviendrai pas à m'habituer au collège.

Les changements de professeurs, les nombreux déplacements, tout me perturbera. J'oublierai de noter les devoirs. On me punira. Ces punitions m'entraîneront dans une spirale d'angoisse et d'insomnie. Je serai tout pâle. Tétanisé par la peur de l'échec, j'échouerais. En peu de temps, je pense pouvoir devenir un nul crédible.

J'entrevois les conséquences d'un tel comportement, sans arriver à les anticiper tout à fait. Ma mère va se faire un sang d'encre. Mon père soupirera. Il y aura des discussions dans le salon, portes fermées. Ils consulteront les gros volumes écrits par des pédopsychiatres, que ma mère accumule dans sa bibliothèque. Je les ai lus. Les savants déconseillent de trop solliciter les enfants, sous peine de les rendre anxieux et de les pousser à l'échec. Ma mère a survolé les passages recommandant aux parents de laisser

leur progéniture s'épanouir auprès d'autres spécimens de son espèce.

Elle remettra le nez dedans.

J'aurai peut-être enfin le droit de jouer au foot ou aux jeux vidéo. On peut rêver.

9 septembre

Je sais. Une semaine a passé. Au sens strict, mon journal n'en est plus un puisque je ne l'ai pas tenu quotidiennement. Je devrais l'appeler mon hebdomadaire intime. Ce genre de réflexion montre à quel point je suis contaminé par la maniaquerie de mes parents. En tout cas, cette rentrée a été riche et prodigieusement intéressante.

Premier point positif, je suis entouré d'inconnus, dans ma classe. Mes amis de l'an dernier ont été dispersés dans des sixièmes moins sélectives. La mienne propose un bouquet d'options appétissantes : allemand renforcé, découverte du latin, initiation au japonais, exploration chimique et introduction à la pensée philosophique. Résultat, nous ne sommes que vingt. Vingt cerveaux. L'élite du collège. Enfin, non. Nous sommes

dix-neuf cerveaux plus Basile, dont je vais parler d'ici cinq minutes.

Ma mère est dans tous ses états parce que la fille de son « N + 1 », Mélisande Boucart, figure dans la liste de mes condisciples. Un N + 1, dans le monde des adultes, est un petit chef, à peine plus puissant que vous, mais que l'on regarde comme une divinité redoutable, susceptible de vous ouvrir des portes ou de vous pourrir la vie.

Nous travaillons dans une salle spéciale, suréquipée. Chaque centimètre carré des murs présente un élément susceptible de stimuler notre désir de connaître : cartes topographiques, frises chronologiques, énigmes mathématiques, reproductions de tableaux célèbres, portraits de grands hommes. Outre le vidéoprojecteur, le tableau numérique interactif et l'écran géant, on met à notre disposition une flottille de tablettes dernier cri. Nos devoirs à peine corrigés, les notes sont saisies par nos professeurs et transmises à nos parents, via Internet. Depuis la rentrée, nous avons déjà subi quatre contrôles. J'ai réussi à les rater tous.

Mais n'allons pas trop vite. Je dois d'abord

parler de mes nouveaux camarades. Ils ne présentent pas beaucoup d'intérêt, a priori. Ils pourraient poser pour des pubs de dentifrice ou décorer des vitrines d'ophtalmologues. Presque tous ont au moins un an d'avance, ce qui leur donne une allure de gros bébés trop coiffés. Quand ils sont assis sur une chaise, leurs pieds ne touchent plus le sol. À peine en place, ils sortent leurs cahiers, stylos, règles, rapporteurs, et les disposent sur la table, comme pour une cérémonie. Ensuite, lorsque le prof entre, ils se figent, se redressent, se raidissent dans la position typique de l'otarie attendant qu'on lui jette un poisson.

Hormis moi, trois individus se détachent du lot.

Le premier s'appelle Mona, comme la Joconde. Il existe donc des parents encore plus tordus que les miens. Heureusement, elle ne ressemble pas du tout au tableau, à part, peut-être, quand elle sourit en me regardant d'un air mystérieux. Cet air mystérieux des filles sensibles à mon charme. Je l'ai remarqué souvent. Elle boite. Sa claudication m'a tout de suite intrigué et, comme j'étais troublé par son air mystérieux, j'ai gaffé.

– Qu'est-ce que tu as comme handicap ? lui ai-je demandé à la première minute de la première récréation, avant de chercher des yeux un mur, dans l'idée de m'y cogner la tête.

Heureusement, Mona m'a répondu :

– Et toi ?

J'ai rougi.

– Moi ? Je suis nul.

Elle a pris ma déclaration très au sérieux et a froncé les sourcils. La Joconde n'a pas de sourcils, j'ai vérifié. Ils sont épilés.

– Qu'est-ce que ça veut dire, nul ?

J'ai songé à lui servir mon histoire de troubles psychologiques, d'entrée dans l'adolescence, mais elle avait des cils si longs qu'ils balayaient toutes mes idées.

– Personne n'est nul, a-t-elle conclu. Tu n'es pas nul. Et je ne suis pas handicapée.

Puis elle a ajouté avec un sourire nettement moins mystérieux mais franchement irrésistible :

– J'ai juste un léger problème de motricité qui me donne le droit de prendre l'ascenseur, et de te demander de porter mon sac. Comme j'ai

un peu peur dans l'ascenseur, tu m'y accompagneras.

Le deuxième individu est un nul. Un vrai. Il se prénomme Basile, et je n'ai pas encore élucidé le mystère de sa présence parmi nous. Une erreur d'orientation. Peut-être que ses parents sont nuls aussi.

Un heureux hasard, en tout cas, m'a placé à côté de lui dès le premier cours. Basile est un grand garçon mou, orné de cheveux flasques et doté de longues mains blanches auxquelles les objets, systématiquement, échappent. L'épais silence des cours est ainsi ponctué de chocs très nuisibles à la concentration : sur le sol dallé rebondissent des statuettes en métal, des billes, des os, des dents, des coquillages. Basile collectionne les petites choses dures et inutiles. Je n'ai pas encore décelé d'autres points communs aux trophées dont il bourre ses poches et sa trousse.

Grâce à lui, j'ai pu échouer parfaitement, dès les premières évaluations. J'ai copié sur lui. Je me suis inspiré de sa technique. Basile est un nul

de haut vol. Un professionnel. D'abord, il met plusieurs longues minutes à prendre conscience qu'on lui a distribué le sujet. Minutes qu'il consacre à l'observation des nuages. Il m'a avoué sa passion pour les masses nébuleuses. Il y voit des visages. Les visages des morts, qui essaient de communiquer avec nous. Il faut lire sur leurs lèvres. Cet art demande du temps et de la patience. Quand il a fini de déchiffrer les messages de l'au-delà, il se penche sur son travail, plisse les yeux, attrape un stylo et écrit n'importe quoi.

On ne peut pas dire qu'il réponde mal. Il répond à côté. Non, pas à côté. Loin, très loin. Il répond ailleurs. Il répond à des questions que personne ne lui pose, à part lui-même. Généralement, il s'appuie sur un mot de l'énoncé pour développer ses théories, dans une orthographe réinventée. J'apprends beaucoup à son contact. Mona lui plaît mais il n'a aucune chance avec elle, je crois. Tant qu'il n'aura pas compris à quoi servent les brosses à dents.

Le troisième personnage se distingue, paradoxalement, par sa parfaite conformité. Un génie

odieux. Moi en pire. Il carbure aux équations. Mes premiers résultats l'ont rassuré sur mon compte. Il nous gratifie, Basile et moi, de sourires condescendants et de remarques venimeuses. Il a repéré Mona, mais uniquement parce qu'elle est presque aussi douée que lui. Pour l'instant, elle arrive toujours deuxième. On ne me croira pas mais il s'appelle Ange.

Quant à nos professeurs, je les connais encore mal, à l'exception de M. Courtelin, qui enseigne les maths. Héloïse m'a éclairé sur son compte. Cet homme est un monstre. On le désigne par son surnom, Face-de-Rapace. De fait, son nez acéré, ses yeux perçants et son front fuyant le rapprochent du condor des Andes. Comme lui, c'est un charognard. Il se repaît de ses proies. Face-de-Rapace est cancrivore. Il becquette ses victimes agonisantes en secouant sa tête déplumée. À la différence des vrais condors, M. Courtelin ne compense pas sa laideur par l'élégance de son vol. Il sautille plutôt comme une poule. Mona tremble à sa vue mais Basile, pour une raison qui m'échappe, le juge assez sympathique.

Mes premiers résultats ont créé, à la maison, un ouragan atomique. Confiante, ma mère s'est connectée sur le serveur du collège, a tapé les codes personnels fournis par l'établissement et, en découvrant mes notes, a cru s'être trompée. Je l'observais du coin de l'œil et du fond d'un fauteuil en sirotant une briquette de lait fermier au chocolat naturel. À la troisième tentative, elle a relancé l'ordinateur. Mais les chiffres, invraisemblablement bas, se sont affichés derechef.

Elle s'est tournée vers moi, a désigné l'appareil avec un demi-sourire, s'attendant sans doute à ce que je lui confirme la présence d'un bug quelque part. Mais quand j'ai baissé le nez d'un air penaud, elle s'est mise à claquer des dents. Je ne l'avais jamais vue réagir ainsi, même à 2000 mètres d'altitude, aux sports d'hiver, dans les Alpes où poussent non pas des sapins, comme on se l'imagine à tort, mais des épicéas.

– Je suis perturbé, ai-je murmuré, pour briser le silence et tenter de rétablir sa circulation sanguine.

Elle a jeté un nouveau coup d'œil aux notes.

Le spectacle était épouvantable. On aurait dit un bulletin d'Héloïse.

Durant trente bonnes secondes, ma mère s'est livrée à la gesticulation des assaillants arrosés d'huile bouillante, puis a repris son souffle, par spasmes décroissants. Une tentative de sourire, avortée en haut-le-cœur, a débouché sur un croassement que je n'ai pas compris.

– Qu'est-ce que tu dis, maman? ai-je demandé de ma voix d'ourson.

– Pourquoi? a-t-elle répété, épuisée.

– Je suis perturbé, ai-je conclu.

Voyant qu'elle n'obtiendrait rien de moi, elle m'a laissé avec ma briquette et s'est retirée du salon, en marche arrière, sans me quitter des yeux. Peut-être pour dissuader le démon qui m'habitait de s'échapper en me déchirant les entrailles. Ensuite elle a appelé mon père au travail, ce qu'elle n'avait fait jusqu'alors que pour lui annoncer la naissance imminente de leurs enfants.

– Max? On a un gros problème, ai-je entendu avant qu'elle ne s'enferme dans son bureau.

Le soir, mon père est rentré plus tôt et m'a beaucoup souri. C'en était gênant, ce sourire fixe, braqué sur moi en permanence.

Je n'ai pas flanché. Jamais quitté mon air de préadolescent perturbé. Ils n'ont pas protesté quand j'ai laissé mes épinards.

Héloïse s'est montrée charmante avec moi, après le dîner. Elle m'a avoué être mandatée par mes parents pour tâcher de savoir ce qui m'arrivait. J'ai hésité à tout lui révéler. Mon secret n'était pas si facile à porter. Tout à coup, ma sœur m'a semblé bienveillante, douce et presque intelligente. Mais, je l'ai compris juste à temps, cela lui donnerait un pouvoir gigantesque. Mon seul confident serait ce journal.

– Je ne sais pas, ai-je geint. Le collègue, peut-être.

L'explication l'a convaincue.

– Ouais. Il est over pourri.

Je retranscris comme je peux le langage de ma sœur. Les ethnologues qui exhumeront ce document dans mille ans, après l'apocalypse bactériologique, ne trouveront pas ses mots dans

les dictionnaires. Je les plains, mais chacun son travail.

– Le prof de maths, surtout, ai-je renchéri.

– Face-de-Rapace? Il peut pas me blairer.

Il te sacque. Normal.

J'ai failli protester, contrarié de voir ma sœur s'attribuer le mérite de ma nullité, si durement conquise. Mais il valait mieux ne rien dire. Tout ce qui pouvait consolider mon plan était bon à prendre.

– Au début, s'est-elle confiée, j'ai eu peur que tu me colles la honte, avec tes bonnes notes. Maintenant, je suis rassuré.

J'ai opiné, vaguement hagard. Elle a paru inquiète. Et si quelqu'un m'avait vendu de la drogue? Alors, sans réfléchir, je me suis blotti dans ses bras et j'ai produit un sanglot, assez bien imité. Émue, elle m'a caressé la tempe. Pour la première fois de notre vie, la paume de ma sœur entraînait en contact avec mon épiderme sans y laisser un bleu.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection Neuf

Mes parents sont dans ma classe

Mon stress monstre

Le grand fauve

Collection MÉDIUM

Cupidon Power

Collection MÉDIUM +

La nébuleuse Alma

© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Neuf poche
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2014

ISBN 978-2-211-30054-4